

Bahia et à Valparaiso pour faire des vivres et de l'eau. Dans aucune de ces deux villes on n'avait eu de nouvelles de l'*Argus*. Armand mit directement à la voile pour Guayaquil. Quand il vit cette rade aux eaux toujours bleues, au ciel splendide, où il avait embrassé son père pour la dernière fois ; quand il aperçut au delà de la ville cette prairie émaillée de fleurs, et cette forêt dont les cimes étaient encore dorées par le soleil, où miss Lucy et lui s'étaient promenés et s'étaient fait l'aveu de leur amour, il fut pris d'une insurmontable douleur. Il descendit dans sa chambre, se cacha la tête dans les coussins de son canapé et pleura amèrement. Mais la crise fut de courte durée. Il se releva impassible et fort, prêt à un deuil éternel si la volonté de Dieu lui avait ravi les êtres qu'il aimait, prêt à une implacable vengeance si un homme les avait enlevés à son affection. En allant à terre, il eut un premier désappointement. L'ancien consul avait été changé, et le nouveau ne put lui donner des renseignements aussi précis que l'aurait sans doute fait son prédécesseur. Il lui conseilla de se rendre à la Punta, qui était le point de la côte où le bâtiment marchand avait relâché, et là de s'adresser au seul habitant qu'il y eût, à un ancien marin espagnol, appelé Antonio Perez, qui vivait en colon avec sa famille et ses serviteurs. Armand partit et il arriva deux jours après dans la soirée. La première personne qu'il rencontra fut un vieillard à cheveux blancs, d'une physionomie expressive, qui fumait sur le seuil de l'habitation.

— Je voudrais, lui dit-il, parler à M. Antonio Pérez.

— C'est moi, monsieur, répondit le vieillard.

— Eh bien ! je viens de la part du consul de Guayaquil vous demander ce que vous savez au sujet de la perte du brick français l'*Argus*.

— Ah ! monsieur, fit Antonio Perez, vous me parlez là d'un événement singulier, auquel j'ai pensé bien souvent.

— Croiriez-vous donc à quelque chose d'étrange dans ce naufrage ?

— Voici, monsieur, ce qui m'est arrivé : L'année dernière, — il y a environ un an, j'étais assis comme aujourd'hui dans ma maison, lorsque je vis entrer en rade un grand trois-mâts barque, que je pris d'abord pour un navire de guerre, tant il manœuvrait avec précision. Bientôt pourtant je reconnus que je m'étais trompé, car il n'avait ni canons, ni flamme, et portait à l'arrière un de ces rofs en planches que les navires de commerce se construisent souvent. Il eut à peine mouillé, qu'il envoya sa chaloupe faire de l'eau. C'était une grande et belle embarcation, telle qu'en ont rarement les bâtiments marchands. Elle était montée d'une dizaine d'hommes, tous basanés et vigoureux, qui n'étaient certes pas des Européens. Ils me firent l'effet de Brésiliens. Celui qui les commandait, un anglais d'une quarantaine d'années, avait les cheveux et les favoris d'un roux ardent. Quand ses pièces furent remplies, il passa près de moi pour se rembarquer, et nous nous saluâmes.

— Nous avons eu, me dit-il, un bien mauvais temps ces jours derniers, et nous avons vu par notre travers un brick de guerre démanté de ses deux mâts, et qui aura sans doute péri.

Le lendemain, en effet, le tableau d'un bâtiment, encore soutenu par ses deux cariatides sculptées, et dont

le nom — *Argus* — était écrit en toutes lettres, vint échouer sur le rivage. Maintenant, deux choses m'ont étonné : d'abord, c'est que cet ouragan du large ne se soit nullement fait sentir sur la côte ; ensuite, que ce tableau du brick soit le seul débris que nous ayons recueilli.

— Et l'avez-vous conservé ?

— Non, malheureusement. Au bout de quelque temps, et sans que je le susse, on l'a dépecé et on l'a brûlé.

— Alors, selon vous, ce trois-mâts barque serait pour quelque chose dans la disparition du brick ? — Pardonnez-moi mes questions, monsieur, je suis le fils du commandant de l'*Argus*."

L'Espagnol se leva et salua le jeune homme.

— Je ne saurais rien vous dire de plus. Il est certain que, vu de loin, ce trois-mâts avait l'apparence d'un navire de guerre. C'est une particularité qui m'a frappé. Mais, depuis le mouvement de la Californie, il passe en vue de la côte beaucoup de bâtiments dont la coque est aussi fine et le gréement aussi bien tenu.

— Ne serait-il pas possible, interrompit Armand tout pensif, que ce bâtiment fût l'*Argus* lui-même ?

— Ne m'avez-vous pas dit que l'*Argus* était un brick ?

— C'est vrai ; mais il est toujours facile d'ajouter un mâtériau, de jeter les canons à la mer, de modifier l'extérieur, en un mot de dénaturer un navire.

— Il faudrait donc admettre que cet Anglais et ces Brésiliens que j'ai vus, et leurs camarades, eussent abandonné le navire qu'ils montaient, après s'être emparés de l'*Argus*, ou eussent fait précédemment partie de son équipage ?

— C'est bien improbable, et sans doute je m'égare encore. Et quelle route a fait ce trois-mâts barque en quittant la rade ?

— Il a fait route dans le nord."

Quand Armand revint à bord après avoir quitté Antonio Perez, il ne savait trop ce qu'il allait faire. Il était convaincu — sans savoir précisément d'où lui venait cette conviction — que l'*Argus* n'avait point fait naufrage, mais qu'il avait été enlevé d'une façon incompréhensible. Tout en continuant à le chercher, il devait donc tâcher de retrouver quelque trace de ce trois-mâts barque, qui le dernier avait eu des nouvelles du brick. Armand se décida à remonter dans le nord et à visiter les principaux points de la côte jusqu'à Monterey. Ce qui le détermina, en outre, à suivre cette route, c'est qu'il ne s'expliquait pas comment l'*Argus*, dont la destination était le Mexique, avait pu faire naufrage aussi avant dans le sud.

Pendant deux ou trois jours, il eut une navigation fort heureuse, et il se trouvait au large, un peu au-dessus de Guayaquil, lorsqu'un vent du nord assez frais commença à souffler. La goëlette courut des bordées, mais sans gagner beaucoup. La brise, qui fraîchissait toujours, se changea bientôt en tempête, et Armand, ne pouvant plus même tenir la cape dans une mer excessivement crouse, se mit à fuir devant le temps. Sans cesse occupé de sonder le mystère de la disparition du brick, devenu superstitieux, comme tous les hommes que poursuit une idée fixe, Armand vit dans cet ouragan, qui s'était si soudainement déclaré, une révélation providentielle. Naviguant à une semblable époque de l'année, l'*Argus*, en partant de Guayaquil,